

Les discours de fin du monde dans l'histoire

Par Pierre COUVEINHES

Ingénieur général des Mines honoraire

Indépendamment des justifications scientifiques qui la fondent, la « longue urgence » s'inscrit dans l'interminable liste des discours de fin du monde élaborés par l'humanité tout au long de son histoire. Qu'ils soient d'origine religieuse, philosophique ou scientifique, ou figurent dans des œuvres de la littérature ou du cinéma, ces discours présentent souvent des traits communs et peuvent être analysés suivant quelques catégories. Certains thèmes, essentiels à certaines époques, semblent disparaître pendant plusieurs siècles, avant de réapparaître sous une forme analogue.

L'objet de cet article est de comparer quelques-uns de ces discours en tentant de répondre à ces trois questions :

- Qu'entend-on exactement par « fin du monde » ?
- Cette fin du monde est-elle définitive ?
- Quelles en sont les causes et les modalités ?

Préambule

Pour la partie historique de cet article, je me suis largement appuyé (mais pas seulement) sur le livre de l'historien roumain Lucian Boia, *La fin du monde, une histoire sans fin*. Publié en 1989, cet ouvrage passionnant recense dans une approche chronologique les multiples apocalypses que l'homme s'est imaginées au cours des âges. J'ai également fait appel aux *Entretiens sur la fin des temps*, réalisés dans la perspective du passage de l'an 2000, qui regroupent des interviews du paléontologue Stephen Jay Gould, de l'historien Jean Delumeau, de l'homme de lettres Jean-Claude Carrière et du romancier Umberto Eco. Pour alléger cet article, je n'ai pas mentionné systématiquement les nombreux emprunts directs et indirects que j'ai faits à ces deux ouvrages.

Quelle fin du monde ?

Les « fins du monde » évoquées dans les discours apocalyptiques vont de la disparition de l'univers tout entier à celle de la seule espèce humaine, voire seulement d'une forme de civilisation. Voici quelques éléments de réflexion.

La fin de l'univers tout entier ?

La science considère aujourd'hui la fin de l'univers comme certaine, à une échéance variant selon les théories, mais toujours chiffrée en milliards d'années. Par exemple, la théorie du « grand déchirement » (*Big Rip*, en anglais) prévoit un délai de quinze milliards

d'années¹. À ma connaissance, peu de discours d'origine moderne font état d'une fin de l'univers suffisamment rapprochée pour susciter une véritable inquiétude. C'est en effet la proximité de l'échéance qui crée l'angoisse, plus que sa certitude.

En revanche, ce thème reste très présent dans des conceptions issues des traditions judaïques, chrétiennes et islamiques sous la forme de « fin des temps ». J'y reviendrai plus loin.

Disparition du système solaire ou de la Terre

Dans les traditions philosophiques ou religieuses anciennes, ces disparitions n'interviennent que comme des étapes avant la fin de l'univers.

Comme pour l'univers, la science juge la fin du système solaire certaine, le soleil ayant vocation à devenir une naine rouge d'ici quelques centaines de millions ou milliards d'années. Mais une fin beaucoup plus proche n'est pas à exclure s'il se produit une collision avec un corps céleste, telle la fameuse comète dont le passage suscita la panique au XVIII^e siècle. Ce thème est extrêmement fréquent dans la littérature et le cinéma de science-fiction².

Il en est de même pour la destruction de notre planète à la suite d'une guerre avec une civilisation extra-terrestre.

¹ Grand déchirement, [https://fr.wikipedia.org/wiki/Grand_d%C3%A9chirement#:~:text=Le%20grand%20d%C3%A9chirement%20\(Big%20Rip,le%20temps%20par%20cette%20C3%A9nergie](https://fr.wikipedia.org/wiki/Grand_d%C3%A9chirement#:~:text=Le%20grand%20d%C3%A9chirement%20(Big%20Rip,le%20temps%20par%20cette%20C3%A9nergie)

² Voir, par exemple, *Armageddon*, le film de Michael Bay, sorti en 1998.



Figure 1 : Galactus et Le Gardien dans *La Saga du Surfer d'argent*, bande dessinée du scénariste Stan Lee et du dessinateur Jack Kirby, 1965.

Je citerai un seul exemple, pour son originalité, mais aussi pour son caractère symbolique. Il s'agit de *La Saga du Surfer d'argent*, bande dessinée du scénariste Stan Lee et du dessinateur Jack Kirby publiée en 1965³. Le Surfer est le héraut de Galactus, entité redoutable qui, pour satisfaire sa consommation démesurée d'énergie, vide les planètes de leurs éléments vitaux et les laisse stériles. À la recherche de nourriture pour son maître, le Surfer jette son dévolu sur la Terre, où il y affronte les Quatre Fantastiques⁴, une équipe de super-héros dont le courage l'impressionne. Il décide alors de s'allier à eux et, avec l'appui du Gardien⁵, ils réussissent à mettre Galactus en échec. Ce dernier épargne la Terre, mais y exile le Surfer, en lui retirant les pouvoirs qui lui permettaient de parcourir l'univers à la vitesse de la lumière.

³ *Le Surfer d'argent* (*The Silver Surfer*, en version originale) est un super-héros de la maison d'édition Marvel Comics créé par le dessinateur Jack Kirby, apparaissant pour la première fois dans la revue *Fantastic Four* #48.

⁴ *Les Quatre Fantastiques* (*Fantastic Four*, en version originale) est une équipe de super-héros créée par le scénariste Stan Lee et le dessinateur Jack Kirby et apparaissant pour la première fois en novembre 1961, dans la revue *Fantastic Four* (vol. 1) #1.

⁵ Le Gardien (*The Watcher*) est une entité cosmique évoluant dans l'univers de la maison d'édition Marvel Comics. Créé par le scénariste Stan Lee et le dessinateur Jack Kirby, il apparaît pour la première fois dans la revue *Fantastic Four* (vol. 1) #13, en avril 1963.

La symbolique est transparente : le Gardien, garant du long terme et des équilibres, sauve la planète en fixant une limite à la consommation d'énergie et de matières premières. Mais, en contrepartie, l'humanité va devoir limiter ses déplacements, jusqu'ici possibles sans contrainte. Cette bande dessinée anticipe de plusieurs années la thématique du rapport du Club de Rome, *Les limites à la croissance*, commandé en 1970 et publié en 1972. Elle traduit certainement l'émergence d'une sensibilité nouvelle. Comme souvent, les œuvres de l'art et de la littérature devancent les approches rationnelles !

Fin de l'espèce humaine ou fin de la vie sur Terre ?

La fin de l'espèce humaine, par suite du dérèglement climatique, de l'épuisement des ressources naturelles, de la pollution de l'environnement, etc., est probablement la crainte la plus répandue aujourd'hui. Il est certain que si nous n'avons encore pu observer – et pour cause – la fin des temps ni la disparition du système solaire, nous avons pu constater la disparition d'espèces vivantes, à un rythme accéléré depuis quelques décennies. En outre, la paléontologie a mis en évidence cinq épisodes d'extinction massive (au moins) dans l'histoire de notre planète. Dans ces conditions, la survenue d'une « sixième extinction » ou « extinction de l'Holocène », liée à l'impact de l'homme sur les écosystèmes, apparaît comme une hypothèse plausible, avant même toute justification scientifique détaillée.

En revanche, il est loin d'être certain que l'extinction de l'Holocène, si elle a lieu, se traduira par la disparition de toute vie sur la Terre. Comme après les précédentes grandes extinctions, il est probable que « la vie trouvera toujours son chemin », pour reprendre la formule de Steven Spielberg dans *Jurassic Park*.

Par ailleurs, la notion de grande extinction est très relative : en mettant fin aux dinosaures non aviens, l'extinction Crétacé-Paléogène a ouvert la voie à l'essor des mammifères, et donc à notre existence... De même, un phénomène inquiétant pour nous comme l'explosion démographique de l'humanité, est peut-être perçu comme une aubaine par les bactéries, y voyant une explosion de ressources exploitables, pour reprendre une réflexion de Stephen Jay Gould dans *L'éventail du vivant*⁶.

Le remplacement des hommes sur Terre par une autre espèce suscite un profond malaise, exploité dans de nombreux récits de science-fiction. Le thème est très présent chez Howard Philip Lovecraft, en particulier dans son court roman *Dans l'abîme du temps*⁷. Le narrateur y est renvoyé dans un lointain passé, où notre planète est dominée par une espèce très avancée, la « Grand' Race ». De retour à notre époque, ses souvenirs le conduisent à la folie, bien qu'il ait été traité avec tous les égards.

⁶ Paris, Seuil, 1997.

⁷ Titre original *The Shadow Out of Time*, roman publié en juin 1936 dans la revue *Astounding Stories*. Traduction française : Paris, Denoël, collection « Présence du futur », 1963.

Dans *La guerre des mouches* de Jacques Spitz⁸, les sept derniers représentants de l'humanité, vaincue par une race de mouches intelligentes, finissent dans un zoo. Ainsi se termine notre espèce, car l'âge avancé des femmes leur interdit d'avoir des enfants...

Une issue symétrique est envisagée dans *Autodafé*, une nouvelle de Damon Knight, où la Terre n'est plus habitée que par un homme et une meute de chiens qui le servent. À l'approche de la mort, le dernier homme refuse aux chiens la possibilité de se reproduire... Mais peut-être la vie trouvera-t-elle néanmoins son chemin ?

La fin du monde sera-t-elle vraiment définitive ?

L'eschatologie chrétienne de la fin des temps

La notion de fin définitive de l'Univers – de « fin des temps » – a été développée par l'eschatologie chrétienne, héritée du mazdéisme *via* le judaïsme, selon Lucian Boia. Elle intervient suivant un mécanisme complexe comprenant plusieurs étapes, et ainsi décrites par Jean Delumeau⁹ : « Tout d'abord, un temps de longues et douloureuses épreuves : cataclysmes, catastrophes, etc. Ensuite, une période de paix terrestre de 1 000 ans pendant laquelle le diable est enchaîné¹⁰. Enfin, une dernière période, très brève mais terrible, le combat final entre le Bien et le Mal précédant immédiatement la fin des temps, le Jugement dernier et l'éternité définitive. »

Ce sont les calamités devant précéder le millénium, et non celui-ci proprement dit, qui étaient attendues avec terreur à la fin de l'Antiquité. Selon Jean Delumeau, cette angoisse est réapparue autour de « l'an mil », mais s'est surtout amplifiée à la fin du Moyen Âge pour atteindre son paroxysme au XVI^e siècle, qui a vu la multiplication des sectes millénaristes. Elle s'est poursuivie jusqu'au XVII^e siècle, voire au-delà.

Cette conception d'une « fin des temps », qui se retrouve dans les eschatologies judaïques et islamiques, reste aujourd'hui celle de nombreuses églises et sectes chrétiennes. Elle est comprise de manière littérale par certaines, ou de manière symbolique par d'autres, comme l'Église catholique dans la lignée de Saint-Augustin. Je reviendrai plus loin sur ce sujet.

Éternel retour ou éternel progrès ?

Dans son essai *Temps circulaire, temps rectiligne*, Roger Caillois écrit : « En Occident, la succession des événements est conçue comme rectiligne. Dans l'Orient, à l'inverse, la conception du temps est volontiers circulaire et peut être considérée comme une transposition du retour des saisons à l'échelle de la durée du monde ». Si cette phrase est parfaitement valable pour l'Orient, elle n'est vraie pour l'Occident que depuis l'ère

chrétienne. Platon, Aristote et les pythagoriciens, pour ne citer qu'eux, croyaient en un temps cyclique, les événements se reproduisant à l'infini de manière plus ou moins régulière.

Dans de telles conceptions, la notion de fin du monde devient très relative, car il est acquis que tout retrouvera à terme son état antérieur, dans un « éternel retour ». Ainsi, la notion d'apocalypse est très peu présente dans les cultures africaines et extrême-orientales.

Cette vision circulaire du temps s'oppose à celle de progrès, que Lucian Boia voit apparaître dès le siècle de Périclès (V^e siècle av. J.-C.). On réalise alors la succession dans le temps des inventions, des « conquêtes progressives et datées de l'humanité », pour reprendre la formule de Pierre Vidal-Naquet¹¹, tout en restant conscient de la fragilité du progrès et de la possibilité de retours en arrière. Cette foi dans un progrès – fût-il fragile – s'atténue au cours des siècles au profit de la croyance en un lent dépérissement du monde, exposée notamment par Lucrèce dans son *De rerum natura*. J'y reviendrai.

À partir de la fin de l'Antiquité, ces thèses disparaissent à peu près totalement dans les pays occidentaux, au profit de l'eschatologie chrétienne de la fin des temps. Ce changement n'est cependant pas immédiat, comme en témoignent les débats théologiques, relatés par Jorge Luis Borges dans une de ses nouvelles¹², intervenus au III^e siècle entre Origène et Jean de Pannonie au sujet de la secte des « Annulaires », dits aussi « Monotones », dont les membres restaient attachés à la notion d'un temps circulaire.

La croyance dans le progrès ne subsiste qu'obscurément jusqu'à la fin de la Renaissance, où elle reprend vigueur avec des philosophes tels que Francis Bacon, puis, au XVII^e siècle avec la querelle des Anciens et des Modernes et, enfin, au siècle des Lumières. Elle devient dominante dès le début du XIX^e siècle, avec la Révolution industrielle, et hégémonique à partir du milieu du même siècle, avec la foi en un progrès illimité, fondé sur la science et les techniques. Cette foi est remise en question, notamment à la suite des deux guerres mondiales, et le balancier est aujourd'hui reparti dans l'autre sens, avec une méfiance vis-à-vis de la science et un retour en grâce de la théorie du lent dépérissement du monde, dont la « longue urgence » est une nouvelle variante.

Causes et modalités de la fin du monde

Les causes alléguées pour la fin du monde présentent à toutes les époques des traits communs qui permettent de les regrouper en quelques grandes catégories, présentées ci-après.

⁸ Sur cet auteur, voir le Bulletin de la SABIX, n°61, en accès libre en ligne : 61 | 2017, Jacques Spitz (1896-1963, X1919S) (openedition.org), <https://journals.openedition.org/sabix/2009>

⁹ Dans *Entretiens sur la fin des temps*, Paris, Fayard, 1998.

¹⁰ Le « Millénium », d'où le nom de millénarisme donné à l'attente de cette période.

¹¹ Dans « Temps des dieux et temps des hommes », *Revue de l'histoire des religions*, vol. 157, n°1, 1960.

¹² « Les théologiens », in *L'Aléph*, NRF, 1967.



Figure 2 : Philippulus le prophète, Hergé, *L'Étoile mystérieuse*, 1942 – © Hergé-Moulinsart 2022.

Des cataclysmes naturels

Les grandes extinctions d'espèces mises en évidence par la paléontologie sont généralement attribuées à un nombre limité de cataclysmes naturels souvent liés entre eux : bouleversements climatiques (par exemple, extinctions du Cambrien-Ordovicien et de l'Ordovicien-Silurien), regain de l'activité volcanique (extinction du Trias-Jurassique), collision avec un corps céleste volumineux (extinction du Crétacé-Paléogène)...¹³

Les mêmes cataclysmes alimentent les peurs de fin du monde observées par le passé et jusqu'à aujourd'hui. Ainsi, le XVIII^e siècle a vécu dans la crainte de l'arrivée d'une comète, moquée par Voltaire dans sa *Lettre sur la prétendue comète*. Suivant les circonstances, telle ou telle peur reprend de la vigueur : par exemple, la crainte d'éruptions volcaniques après celle du Eyjafjöll en 2010, ou le tsunami de Fukushima en 2011.

À ces cataclysmes physiques s'ajoute la crainte de pandémies qui ont régulièrement décimé l'humanité : peste de Justinien au VI^e siècle, Grande peste au XIV^e siècle, grippe espagnole au XX^e siècle... Ces peurs, souvent associées à des thèses complotistes, ont été réactivées par l'épidémie de SIDA à partir des années 1970 et plus récemment par celle du Covid.

Tout cela se trouve souvent amalgamé dans l'opinion publique, comme l'exprime plaisamment Philippulus, le prophète imaginé par Hergé dans *L'Étoile mystérieuse*, alors que l'humanité vit dans la panique d'une collision de notre planète avec une gigantesque météorite (catastrophe qui ne se produira finalement pas).

L'intervention de forces surnaturelles

Les premiers récits de fin du monde en attribuent souvent les causes à la colère de divinités ou à des rivalités les opposant, en général parce que les hommes n'avaient pas respecté des règles qui leur avaient été

fixées. Cela n'est cependant pas toujours le cas : ainsi, dans la mythologie gréco-romaine, l'humanité échappe de peu à la destruction, après que Phaéton a perdu le contrôle du char solaire qu'il avait emprunté à son père Hélios, embrasant la surface du globe et asséchant les eaux.

Les moyens utilisés par les divinités sont en général des calamités naturelles analogues à celles décrites au paragraphe précédent : déluges, longues périodes de sécheresse, épidémies, invasions d'animaux nuisibles, etc. Les « dix plaies d'Égypte » en donnent une liste non exhaustive.

Mais, parfois, le scénario de la fin du monde est plus original : ainsi, le « crépuscule des dieux » des anciens scandinaves prévoit l'intervention de deux loups dévorant successivement le soleil et la lune, d'un grand serpent faisant déborder la mer... De même, l'*Apocalypse de Jean*, s'il n'est pas entendu de manière symbolique, fait intervenir un grand dragon rouge ayant sept têtes et dix cornes, des anges sonnant de la trompette, etc.

Les explications à caractère surnaturel n'appartiennent pas seulement à un lointain passé. La littérature de science-fiction en a même accru la palette avec l'intervention de races extra-terrestres et autres ovnis, dans la ligne de *La Guerre des mondes*, de H. G. Wells¹⁴.

Notre époque voit la floraison de sectes associant ces thèmes avec d'autres issus de diverses traditions religieuses ou ésotériques. Certaines d'entre elles (Ordre du Temple solaire, secte Aum Vérité Suprême) ont été jusqu'à perpétrer des massacres au prétexte de fournir à leurs membres une position privilégiée après la fin du monde actuel...

¹³ Voir, par exemple, sur ces sujets : https://fr.wikipedia.org/wiki/Extinction_massive

¹⁴ *The War of the Worlds*, 1898. L'adaptation radiophonique qui en a été faite en 1938 par Orson Welles a suscité de vives réactions, témoignant de la prégnance de ce thème dans l'opinion.

Le lent dépérissement du monde

Dès la plus haute antiquité apparaît l'idée que le monde connaît une décadence progressive qui l'amènera bientôt à sa disparition. Selon la tradition mésopotamienne citée par Lucian Boia, les dix souverains ayant régné avant le Déluge auraient eu ensemble une durée de règne de 432 000 ans, dont 64 800 ans pour le dernier d'entre eux. En Chine, la durée des règnes des premiers empereurs était estimée à 18 000 ans pour chacun. La durée de vie des patriarches bibliques approchait les mille ans, et ils gardaient longtemps toutes leurs capacités : ainsi, Noé devient père à l'âge de 500 ans.

Dans ces conceptions, la déchéance physique de l'humanité s'accompagne d'une décadence des valeurs morales et de la vie en général. Les Grecs imaginaient la succession de différents âges : l'âge d'or où régnait la perfection étant remplacé successivement par ceux d'argent, de bronze puis de fer, chacun se traduisant par une dégradation de la condition humaine.

Au 1^{er} siècle avant J.-C., Lucrèce exprimait ainsi cette anxiété face à l'avenir dans son *De rerum natura* : « Voici que, dès maintenant, notre époque a perdu ses forces, et la terre, lasse d'engendrer, a peine à créer de petits animaux, elle qui a créé toutes les espèces, et enfanté les corps gigantesques des bêtes sauvages. Les fruits savoureux et les gras pâturages ont maintenant peine à pousser, malgré nos efforts pour les faire croître. [...] Tout dépérit peu à peu et marche vers la tombe, épuisé par la longueur du chemin de la vie. »

Ce type d'inquiétude s'est pérennisé jusqu'à nos jours, avec une intensité variable suivant les époques. Après la croyance en un progrès illimité, née à l'approche du XIX^e siècle, nous en sommes revenus à l'idée du « lent dépérissement du monde » que professait Lucrèce : anxiété face aux limites de la Terre, à l'épuisement des ressources naturelles, théorie du *peak oil*, etc. Ce retour s'accompagne de celui de la culpabilité de l'homme, jugé responsable d'avoir mésusé de notre planète.

Il est intéressant de noter que la hiérarchie des peurs a évolué depuis l'an 2000, comme en témoignent l'ouvrage de Lucian Boia et les *Entretiens sur la fin des temps*, parus avant cette date. Ainsi, le trou dans la couche d'ozone et les pluies acides ont reculé dans la liste des risques perçus, bien loin après le changement climatique. Aujourd'hui, la guerre en Ukraine fait hélas resurgir en Europe des peurs qui y étaient passées au second plan, comme la guerre nucléaire et les famines.

Fin du monde et crises de civilisation

Lucian Boia souligne que les grands changements de civilisation se sont toujours accompagnés d'une forte montée des thèses apocalyptiques : cela a été le cas à la fin de l'Antiquité et du Moyen Âge, et au tournant du XX^e siècle.

Les conquêtes d'Alexandre le Grand, puis la constitution de l'empire romain, couvrant la quasi-totalité du monde connu à l'époque, ont conduit à une mondialisation qui a déstabilisé des populations habituées au cadre de cités-États de taille réduite. Elle a aussi ruiné l'économie traditionnelle fondée sur de petites exploi-

tations agricoles, concurrencées par les grosses *villae* latifundiaires. Comme nous l'avons mentionné plus haut, cette période voit l'émergence du thème du lent dépérissement du monde.

L'Empire romain connaît parallèlement une montée de l'irrationnel, avec la multiplication de sectes ésotériques à caractère initiatique. Aux IV^e et V^e siècles, l'accentuation des crises économiques, la pression exercée sur les frontières par les peuples germains ou autres et des défaites symboliques comme celle d'Andrinople (376) ou le sac de Rome (410) par les Wisigoths d'Alaric conduisent à une atmosphère de fin du monde. La population, devenue chrétienne en grande majorité, se met à attendre l'apocalypse, considérée comme imminente. Comme l'écrit Lucian Boia : « Obsédés par la fin des temps, les hommes du V^e siècle ont omis de s'apercevoir de la disparition de l'Empire. »

Mais progressivement s'impose la théorie présentée par Saint-Augustin dans *La Cité de Dieu*, suivant laquelle l'*Apocalypse* devait être entendue de manière symbolique. En particulier, la date de la fin des temps ne peut être connue. Il écrit¹⁵ : « Le Seigneur a dit dans un autre endroit : "Personne ne sait ni le jour ni l'heure" ; il y a des personnes qui concluent de ce passage qu'on pourrait donc calculer les temps [...], mais il est certain que ces paroles s'appliquent à l'ignorance des temps ». Il est donc vain de se limiter à l'attente d'une échéance qui ne peut être connue ; l'homme doit, au contraire, s'attacher à son perfectionnement pour être prêt le moment venu.

Cette conception a ouvert la voie au Moyen Âge qui, à partir de l'an mil, connaît une forte croissance démographique liée à un accroissement des rendements agricoles, lui-même dû à de nombreuses innovations. Loin de l'image traditionnelle d'obscurantisme, il s'agit d'une période de progrès scientifiques et techniques fondés sur l'observation de la nature et de ses lois, comme le démontre Jean Gimpel dans *La révolution industrielle du Moyen Âge*¹⁶. Mais la décomposition sociale liée à la grande peste et à la multiplication de conflits armés conduit au retour des thèses apocalyptiques. Lucian Boia écrit : « Comme jadis l'Antiquité, le Moyen Âge mourut en attendant la fin des temps ». Et avant d'apporter l'Humanisme, la Renaissance vit un retour des sciences occultes et des peurs millénaristes...

Nous avons indiqué *supra* que la foi en un progrès illimité fondé sur le développement industriel et scientifique devenait dominante à partir du XIX^e siècle. Mais ce développement conduit à de fortes inégalités sociales et, dès le milieu de ce siècle, il est contesté dans des œuvres littéraires qui, comme souvent, anticipent l'évolution des mentalités. L'une des premières, à ma connaissance, est *Le Monde tel qu'il sera* d'Émile Souvestre, un roman d'anticipation peu connu qui a été publié en 1846¹⁷. On y voit deux jeunes gens, Marthe

¹⁵ Dans sa lettre CXC VII de l'année 419 adressée à Hesychius, évêque de Salone en Dalmatie.

¹⁶ Paris, Seuil, collection « Points Histoire », 1975.

¹⁷ Donc deux ans avant le *Manifeste du parti communiste* de Karl Marx et les révolutions qu'ont connu divers pays d'Europe en 1848.



Figure 3 : John Progrès à bord de sa locomotive. Illustration d'Octave Penguilly L'Haridon, 1846.

et Maurice, soucieux de connaître l'avenir de l'humanité, faire appel au « génie de leur époque ». Celui-ci apparaît sous la forme d'un curieux personnage, John Progrès, monté sur une locomotive¹⁸. Il les endort pour ne les réveiller qu'en l'an 3000. Mais loin de trouver le monde idéal dont ils rêvaient, les deux héros sont horrifiés de se réveiller dans un univers très inégalitaire, marqué par l'appât du gain et le mépris de l'individu.

La même vision pessimiste se retrouve dans *La machine à remonter le temps*, de Herbert George Wells, dont la première version a été publiée en 1894. Grâce à un engin de son invention, un savant arrive en l'an 802701. La Terre est alors devenue un jardin bien entretenu où vit une race humaine douce mais stupide, les Eloïs. Le narrateur découvre vite que vit sous la terre une autre race, redoutable elle, les Morlocks, qui sortent la nuit pour se repaître des Eloïs. Alors marqué par les théories marxistes, H. G. Wells expose que les premiers nommés sont les descendants des classes favorisées, alors que les seconds sont ceux des prolétaires. Ne peut-on voir dans cette histoire une anticipation métaphorique de la révolution russe de 1917 ?

Quoi qu'il en soit, la révolution industrielle a entraîné une crise civilisationnelle, en engendrant montée des inégalités et disparition des solidarités traditionnelles, qui a suscité une attente eschatologique suivant des étapes analogues à celles de l'eschatologie chrétienne, la dictature du prolétariat précédant l'avènement du socialisme. Même si elle a perdu de sa vigueur, cette vision a été et reste partagée par une large fraction de l'humanité.

Nous connaissons aujourd'hui un changement de société radical – peut-être le plus important depuis le néolithique – avec l'essor des technologies numériques, qui bouleversent nos relations avec nos semblables et avec le savoir. On peut constater les mêmes phénomènes que ceux intervenus lors des précédentes crises de civilisation : la montée de l'irrationnel, avec la multiplication des *fake news* et des théories complottistes, le foisonnement des sectes, le développement de grandes peurs fondées ou non : *peak oil*, collapso- logie, « grand remplacement », etc. Tout cela conduit à l'idée que le monde n'étant plus ce qu'il était, sa fin est proche et certaine.

Comment faire, comme l'écrit Umberto Eco¹⁹, « pour convaincre les gens que cette fin du monde qu'ils voient venir, d'autres l'ont vue venir avant eux, et à chaque génération. Qu'il s'agit d'une espèce de rêve récurrent ». Pour ma part, je préconise d'adopter l'attitude définie par Saint-Augustin au V^e siècle : « Nul ne connaît la date ni l'heure ». Plutôt que de s'abîmer dans l'attente morose de l'apocalypse, il faut que l'homme se prépare dès maintenant pour être prêt le moment venu.

Aujourd'hui, nous devons analyser sur une base rationnelle les périls qui nous menacent et nous attacher à leur trouver des solutions efficaces. Comme l'a écrit Henri Bergson : « L'avenir n'est pas ce qui va arriver, mais ce que nous allons faire »²⁰.

Puisse ce numéro de *Responsabilité & Environnement* contribuer à une telle approche !

¹⁹ Dans *Entretiens sur la fin des temps*, Paris, Fayard, 1998.

²⁰ Cité par Denis Salles dans son article publié dans le n°106 de *Responsabilité & Environnement* – « Adaptation au changement climatique ».

¹⁸ L'invention disruptive de l'époque !